



HAL
open science

Introduction = Requiem aeternam dona eis ... Quelques remarques introductives autour de l'ouverture des tombes et la manipulation des corps.

Cécile Treffort

► To cite this version:

Cécile Treffort. Introduction = Requiem aeternam dona eis ... Quelques remarques introductives autour de l'ouverture des tombes et la manipulation des corps.. Actes de la 9e Rencontre du Gaaf, May 2017, Poitiers, France. pp.11-17. halshs-02944303

HAL Id: halshs-02944303

<https://shs.hal.science/halshs-02944303>

Submitted on 21 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ritualiser, gérer, piller.

Rencontre autour des réouvertures de tombes et de la manipulation des ossements

Actes de la 9^e Rencontre du Gaaf, 10-12 mai 2017, Poitiers

Introduction

*Requiem
aeternam
dona eis...*



Requiem aeternam dona eis... Quelques remarques introductives autour de l'ouverture des tombes et la manipulation des corps

Cécile TREFFORT

La densité des actes des 9^e Rencontres du GAAP organisées à Poitiers en mai 2017, qui font écho à plusieurs thèses doctorales récemment soutenues sur le Moyen Âge (Gleize 2006 ; Vivas 2012 ; Noterman 2016), montre combien est prometteur le thème choisi, “Ritualiser, gérer, piller : réouvertures de tombes et manipulation des ossements”. D’un point de vue scientifique autant que professionnel, il ressemble surtout à une gageure : caractériser, puis donner du sens à l’absence d’intégrité d’un fait ou d’un objet, démarche déjà difficile en soi, est en effet rendu plus complexe encore dans le cas d’un corps humain, eu égard à la forte charge émotionnelle qu’il peut susciter.

De fait, la question de la perturbation de la sépulture se pose à toute époque, en tout lieu, dès lors que la société choisit, pour ses défunts, de déposer en terre leurs cadavres, leurs ossements, leurs cendres. Appréhendée dans le présent volume sous un angle essentiellement historique dans une chronologie longue de deux millénaires, elle pose le problème d’un rapport éventuel entre unité et stabilité du corps ou de son contenant d’un côté, paix et quiétude du défunt de l’autre. “*Requiem aeternam dona eis Domine*” demandent les premières prières chrétiennes, puisant au 4^e livre (apocryphe) d’Esdras et considérant, comme les Romains avant eux, la sépulture comme lieu de repos, dont se portent d’ailleurs garantes les autorités civiles ou religieuses. La préservation de la paix éternelle, même envisagée d’un point de vue purement spirituel, est donc perçue en ce cas comme indissociable de celle de l’intégrité du corps et de la

tombe, ce qui donne à sa perturbation un caractère nécessairement répréhensible.

Pourtant, les articles publiés dans le présent volume montrent qu’aucun doute n’est possible quant à sa réalité et à sa fréquence dans l’Histoire, ce qui conduit à reconsidérer la question sous d’autres angles. Afin de préparer en quelque sorte le lecteur à la découverte d’un monde insoupçonné, il nous a paru utile, après avoir dressé un tableau rapide de l’état de la recherche sur le sujet, de réunir un certain nombre de remarques profitables permettant, le cas échéant, de se forger une grille de lecture et tirer le meilleur parti des articles issus de ce colloque.

I. De la violation à la perturbation : état de la recherche

En remontant dans le temps, on peut considérer Édouard Salin comme l’un des premiers à s’être penché sur la question des “violations de sépultures” (Salin 1952, p. 262-267), mettant le phénomène en lien direct avec la tradition mérovingienne de l’inhumation dite habillée, donc avec la présence de mobilier funéraire. Très attentif aux textes contemporains qu’il réunit en annexe de sa *Civilisation mérovingienne* (*Ibid.*, p. 383-388), il semble d’ailleurs adopter en partie le point de vue des législateurs de l’Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge qui proscrivent la réouverture des tombeaux, tout en reconnaissant que “*la rigueur des lois était vaine*” (*Ibid.*, p. 264).

Mis à part quelques cas où, à l'instar de ce que rapporte Sidoine Apollinaire à propos de son grand-père, la perturbation de la sépulture est accidentelle, É. Salin associe l'atteinte à l'intégrité du contenant ou du contenu au vol (pillage, dépouillement du cadavre), voire à certaines pratiques magiques. Un tel point de vue, qui ne considère le phénomène que comme négatif et marginal, a été partagé par de nombreux chercheurs à son époque ou après lui ; il semble devoir aujourd'hui être nuancé et complété, suite à l'évolution des méthodes dans le domaine de l'archéologie funéraire, que ce soit en matière d'observation de terrain, d'analyse de laboratoire ou d'interprétation socio-historique.

Issue de la paléontologie, la "taphonomie", définie par son premier théoricien comme "*the science of the laws of burial*" (Efremov 1940, p. 83), appliquée en particulier dans le domaine médico-légal, a ainsi révolutionné la lecture des vestiges funéraires, donnant naissance, quelques décennies plus tard, à ce que nous appelons aujourd'hui "archéothanatologie" (Duday 2005). En permettant de mieux distinguer ce qui relève de la nature de ce qui est dû à une intervention anthropique, l'observation fine du résultat de la décomposition des corps pour en déterminer les conditions et les modalités est évidemment fondamentale pour caractériser l'origine de la perturbation d'une sépulture. Dans les années 1985-1990, le concept archéologique de taphonomie a permis d'appréhender de manière plus précise, voire de modéliser et de théoriser un certain nombre de notions désormais pleinement opératoires comme celles d'inhumation primaire ou secondaire ou de décomposition en espace vide ou colmaté.

L'élan donné par le développement de l'archéologie préventive a offert l'opportunité de tester sur des chantiers historiques de toute première importance ces nouvelles méthodes et d'affiner les procédures d'observation et d'enregistrement sur le terrain. La création, en 1991, du GAAFIF (Groupe d'archéologie et d'anthropologie d'Île-de-France), ancêtre du GAUF, et en 1992, du GDR (Groupe de recherche) 742 du CNRS, "Méthodes d'études des sépultures" dirigé par Henri Duday, avec le colloque de Gujan-Mestras en septembre 1995 (*Du terrain à l'interprétation* 1995 ; Soulier 1996) illustrent le bouillonnement intellectuel et les avancées méthodologiques qui ont alors animé le milieu des archéologues et anthropologues, dont nous sommes aujourd'hui les héritiers.

Parallèlement, une nouvelle approche marquée par les sciences sociales se fait jour à partir des années 1960. L'approche taphonomique associée à la paléoethnologie

permet dès lors d'enrichir la manière de restituer le geste funéraire (Boulestin, Duday 2005), voire de remonter à son sens social, indépendamment du ressenti individuel face à la mort ou de la norme imposée par une institution, qu'elle soit civile ou religieuse. Pour les périodes historiques, ce renversement s'est avéré particulièrement bénéfique : il offre en effet une alternative interprétative à la suprématie latente (bien que souvent inconsciente) des textes dans l'interprétation des faits matériels. Valorisant les structures et les mouvements de fond au-delà des événements historiques, donnant une vraie logique aux apparents paradoxes d'une société donnée, l'anthropologie sociale et l'ethnographie offrent à l'archéologie une manière nouvelle de penser le rapport au corps mort. Dans les dernières années, les deux volumes collectifs issus des travaux menés à Bordeaux (Cartron *et al.* 2010 ; Boyer-Gardner, Vivas 2014) et le colloque d'Antibes (Lauwers, Zemour 2016) permettent de mesurer l'évolution de ces dernières décennies autour du fait funéraire, tant en termes de méthode et de questionnement que de résultats.

Si l'on s'en tient au sujet du présent recueil, à savoir la perturbation de la sépulture, on retiendra trois points majeurs. La recherche récente a tout d'abord permis de développer une approche systématique et objective du phénomène, grâce à l'apport d'une archéothanatologie se nourrissant de l'expérimentation médico-légale et de sciences sociales qui permettent d'enrichir la compréhension des actes post-funéraires. En affinant les méthodes de datation pour situer chronologiquement les différentes phases entrant en jeu dans le processus (aménagement du contenant, dépôt du corps, perturbations), et en repoussant le champ historique d'observation jusqu'à l'époque contemporaine, elle oblige également à affiner les arguments d'interprétation.

Enfin, et c'est ce qui donne toute sa légitimité au présent colloque, les travaux archéologiques récents ont parfaitement mis en lumière que la réouverture volontaire des tombes, malgré toutes les interdictions possibles, est à de nombreuses époques beaucoup plus fréquente qu'il n'y paraissait à première vue. De même que les sépultures atypiques ou isolées du haut Moyen Âge, dont le caractère marginal a été remis en question par la multiplication des découvertes (Treffort 1996, p. 168-170 ; Treffort 2004 ; Pecqueur 2013), la perturbation de sépulture semble aujourd'hui avoir changé de statut : d'exceptionnelle, donc facilement interprétable en termes de transgression, elle semble devoir désormais être considérée comme une véritable pratique sociale, et étudiée comme telle.

II. Observer les traces, caractériser les gestes

Une des avancées majeures de l'évolution de l'archéologie funéraire de ces dernières années réside dans la reconnaissance et la caractérisation sur le terrain de ces interventions plus ou moins anciennes, donc dans la qualité de l'observation des traces et de l'enregistrement, préalable nécessaire à une interprétation scientifique. De fait, les articles réunis dans le présent volume attirent l'attention sur la variété des indices archéologiques à prendre en compte.

Les premiers sont fournis par les désordres anatomiques plus ou moins importants, perceptibles dans la position des ossements : qu'ils aient été déplacés, regroupés ou dispersés, que certains soient absents ou au contraire qu'on en compte d'autres en surnombre, toute variation par rapport à la structure anatomique de référence, à savoir le corps humain, doit engager une réflexion sur le processus, naturel (évolution taphonomique) ou anthropique (réouverture volontaire), qui en serait la cause. Certains éléments peuvent venir à l'appui de la deuxième hypothèse, par exemple le caractère hétérogène du remplissage de la sépulture (pouvant même laisser apparaître le profil d'un trou de pillage), la présence d'éléments intrusifs ou l'observation sur les os de traces d'impact, stries ou entailles, laissées par les outils utilisés lors de la réouverture.

Le deuxième groupe d'indices provient de l'observation du mobilier : de même que pour les ossements, si celui-ci comporte des éléments brisés ou incomplets, s'il semble dispersé au fond de la sépulture ou dans le comblement de la fosse, il peut devenir signe d'une perturbation postérieure à l'inhumation. La question est toutefois différente, car observer les variations par rapport à un ensemble de références suppose d'être capable de caractériser ce dernier, ce qui est plus aléatoire pour un ensemble mobilier que pour la structure anatomique du corps humain. Prouver la disparition d'un objet est toujours une démarche délicate, mis à part dans le cas où les traces d'oxydation (rouille, vert-de-gris) laissées sur les ossements par des objets métalliques trahissent leur présence initiale.

Parfois, en l'absence d'ossements et/ou de mobilier, seules l'étude stratigraphique et l'observation fine du remplissage de la fosse peuvent révéler une éventuelle intervention anthropique. Les signes sont donc multiples, souvent indissociables les uns des autres, et la grille de lecture à appliquer pour passer de leur observation à leur interprétation doit naturellement porter sur divers points. Il semble d'abord essentiel de bien préciser les éléments

touchés par la perturbation : s'agit-il du corps, du mobilier, de la sépulture, de son marquage au sol ? Dans le cas des différents éléments prélevés, il est nécessaire de s'interroger non seulement sur leur valeur marchande, mais également sur leur dimension symbolique. Quant au corps, il est indispensable de pouvoir déterminer son état de décomposition au moment de la perturbation, encore en chair (cadavre) ou totalement décharné (ossements), évidemment pour mesurer le temps écoulé entre le dépôt en terre et la réouverture, et ainsi d'imaginer le statut social, juridique, religieux des vestiges humains concernés.

Il convient également de cerner au mieux les conditions générales de la perturbation, en prenant en compte diverses échelles : est-elle, par exemple, limitée à une seule sépulture, partagée avec d'autres ou généralisée, ce qui transforme évidemment son sens. Observet-on sur un même site des phénomènes qui pourraient se compléter, des sépultures vides d'un côté et des os surnuméraires suggérant par exemple une translation, ou des recoupements nombreux expliquant un grand nombre d'ossements erratiques, voire intrusifs ? Peut-on déterminer le degré de visibilité (voire de monumentalité) ou d'accessibilité des sépultures concernées, susceptible d'augmenter le risque de réutilisation ou de pillage ? Bref, tous les éléments permettant d'imaginer si la réouverture de la tombe et les manipulations d'ossements ont été accidentelles ou volontaires, programmées ou circonstancielles.

III. "Ritualiser, gérer, piller" : comment interpréter ?

Le titre du colloque oblige en effet à se poser, *in fine*, la question du sens des perturbations, selon trois perspectives. Le pillage, dernier élément de l'énumération, renvoie à une dimension économique, dans une dynamique de récupération d'un objet qu'on souhaite ne pas voir scellé dans la terre pour l'éternité, mais plutôt réinvesti dans le monde des vivants. Si la vénalité est parfois dénoncée dans les textes contemporains comme motivation première, on peut toutefois imaginer que lorsque le prélèvement concerne des objets de faible valeur marchande ou des ossements, le but lucratif n'est pas primordial, ce qui renvoie alors à une dimension plus symbolique. La question de la gestion peut quant à elle être associée à un pragmatisme de mise à l'échelle d'un ensemble funéraire complet. Les pratiques qui lui sont liées, allant de la perturbation accidentelle à la réouverture planifiée et au regroupement des vestiges humains en des structures collectives de type

ossuaire, ne sont évidemment pas sans conséquence sur la manière dont on perçoit le corps, laquelle est rarement uniforme même au sein d'un même contexte culturel. Enfin, la ritualisation éventuelle des procédures de réouverture de la sépulture, qui évoque plus particulièrement la sphère religieuse ou socio-politique et accompagne souvent le changement de statut du défunt, est plus délicate encore à déterminer, qu'on ait recours à des documents textuels ou à des réflexions d'ordre socio-anthropologique.

L'oscillation entre ces différentes tentations interprétatives se perçoit nettement lorsqu'on analyse, même très rapidement, la terminologie utilisée par les différents auteurs. Entre les champs sémantiques de la violation et de la profanation, celui du vol, du pillage, de la spoliation, ou celui de la réouverture, de la perturbation, du remaniement, le choix de mots plus ou moins neutres trahit la perception primordiale, parfois inconsciente, du phénomène par le chercheur. Le danger de dérive croît naturellement lorsqu'on s'aventure au-delà de la simple observation factuelle : l'appel aux sources textuelles valorise alors volontiers la dimension normative, législative ou religieuse, quand le recours à des comparaisons socio-ethnographiques insiste plus sur ce qu'on a appelé jadis "*représentation collective de la mort*" (Hertz 1970). Dans l'un et l'autre cas, il faut alors jouer de prudence, et prendre garde à interpréter le phénomène observé dans le cadre strict de la culture historique qui le concerne (Blaizot 2008), textes et observations anthropologiques permettant avant tout de circonscrire la gamme des possibles, sans obligation ni exclusive.

Dès lors que la dynamique archéologique de la perturbation est parfaitement établie, tout se joue en effet dans la détermination de l'intentionnalité et, le cas échéant, du dessein initial de l'acte. Si ce dernier n'est pas accidentel, plusieurs motivations peuvent présider à la réouverture d'une tombe : simplement observer son contenu, à l'instar des reconnaissances de reliques ; en extraire des éléments mobiliers ou osseux, pour les vendre, les échanger, les réutiliser d'une manière ou d'une autre ; déplacer le corps entier ou une partie, soit pour réduire l'espace occupé par les ossements, soit pour les déplacer vers un autre lieu, soit encore pour établir un lieu collectif de conservation ; attenter partiellement ou intégralement à l'intégrité du corps, en guise de punition, de *damnatio memoriae*, ou d'autres motifs encore. La liste des éventualités est longue, et à chacune d'elles correspond une attitude de la société contemporaine, qui oscille entre rejet et sanction, tolérance et acceptation, encouragement et valorisation.

La ritualisation des gestes de la réouverture est sans doute un des domaines les plus délicats à aborder. Si l'on prend cette notion au sens anthropologique, il est clair que l'observation archéologique ne suffit pas à en assurer l'existence, d'où le recours parallèle, pour les périodes historiques, aux textes pour identifier les différents éléments composant la structure du rite, à savoir l'espace scénique, la structure temporelle, les acteurs et les signes assurant au rite son efficacité symbolique (Thomas 1985, p. 12-14). Même lorsqu'il y a ritualisation, celle-ci peut avoir en outre des visées variées, positives ou négatives ; et dans certains cas limites, rien ne permet d'avoir de certitudes, laissant le champ libre à l'imagination du chercheur, l'obligeant de ce fait à être encore plus prudent dans l'exposé de ses hypothèses puisqu'il ne s'agit plus alors que d'intime conviction.

Tous ces questionnements sont à l'œuvre dans les articles ici réunis. En appréhendant le phénomène sur le temps long, en privilégiant des dossiers bien documentés, en associant démarche analytique et expérimentale, en ancrant la pensée scientifique dans la pratique professionnelle, ce volume stimule la réflexion et obligera sans doute les chercheurs, dans les années à venir, à appréhender d'une manière nouvelle, assurément plus riche, la question de la réouverture des sépultures et de la manipulation des corps. On ne peut que remercier les organisatrices d'avoir réussi ce pari.

Bibliographie

Blaizot 2008 : Blaizot F. – Réflexions sur la typologie des tombes à inhumation : restitution des dispositifs et interprétations chrono-culturelles, *Archéologie médiévale* 38, 2008, p. 1-30.

Boulestin, Duday 2005 : Boulestin B., Duday H. – Ethnologie et archéologie de la mort : de l'illusion des références à l'emploi d'un vocabulaire. In : Mordant C., Depierre G. (dir.) – *Les pratiques funéraires à l'âge du Bronze en France*. Actes de la table ronde de Sens-en-Bourgogne (10-12 juin 1998), Éditions du CTHS, Paris 2005, p. 17-30.

Boyer-Gardner, Vivas 2014 : Boyer-Gardner D., Vivas M. (dir.) – *Déplacer les morts. Voyages, funérailles, manipulations, exhumations et réinhumations de corps au Moyen Âge*. Ausonius éditions (Collection Thanat'Os), Bordeaux 2014, 147 p.

Cartron *et al.* 2010 : Cartron I., Castex D., Georges P., Vivas M., Charageat M. – *De corps en corps. Traitement et devenir du cadavre*. Actes des séminaires de la Maison

des Sciences de l'homme d'Aquitaine (mars-juin 2008), Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, Pessac 2010, 265 p.

Duday 2005 : Duday H. – L'archéothanatologie ou l'archéologie de la mort. In : Dutour O., Hublin J.-J., Vandermeersch B. (éd.) – *Objets et méthodes en paléo-anthropologie*. Éditions du CTHS, Paris 2005, p. 153-215.

Duday *et al.* 1990 : Duday H., Courtaud P., Crubézy É., Sellier P., Tillier A.-M. – L'anthropologie de terrain : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires, *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* n. s., t. 2 (3-4), 1990, p. 29-49.

Du terrain à l'interprétation 1995 : *Du terrain à l'interprétation des ensembles funéraires*. [Pré-actes] du Colloque du GDR 742 du CNRS Méthodes d'études des sépultures. Village de Khélus à Gujan-Mestras, 27-29 septembre 1995, dactyl. 109 p.

Efremov 1940 : Efremov I. A. – Taphonomy: a new branche of Paleontology, *Pan American Geologist* 74, n° 2, 1940, p. 81-93.

Gleize 2006 : Gleize Y. – *Gestion de corps, gestion de morts : analyse archéo-anthropologique de réutilisations de tombes et de manipulations d'ossements en contexte funéraire du début du Moyen Âge (entre Loire et Garonne, VI^e-VIII^e siècle)*. Thèse de doctorat, Université de Bordeaux I, Bordeaux 2006, 644 p.

Hertz 1970 : Hertz R. – Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort. In : Hertz R. – *Sociologie religieuse et folklore*. Presses universitaires de France (Coll. Bibliothèque de sociologie contemporaine), Paris 1970, p. 1-83.

Lauwers, Zémour 2016 : Lauwers M., Zémour A. (dir.) – *Qu'est-ce qu'une sépulture ? Humanités et systèmes funéraires de la Préhistoire à nos jours*. Actes des 36^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes (13-15 octobre 2015), Éditions ADPCA, Antibes 2016, 494 p.

Noterman 2016 : Noterman A. – *Violation, pillage, profanation : la perturbation des sépultures mérovingiennes au haut Moyen Âge (VI^e-VIII^e siècle) dans la moitié Nord de la France*. Thèse de doctorat, Université de Poitiers, Poitiers 2016, 2 vol., 573 p.

Pecqueur 2003 : Pecqueur L. – Des morts chez les vivants. Les inhumations dans les habitats ruraux du haut Moyen Âge en Île-de-France, *Archéologie médiévale* 33, 2003, p. 1-31.

Salin 1952 : Salin É. – *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*. Deuxième partie : les sépultures. A. et J. Picard, Paris 1952, 417 p.

Soulier 1996 : Soulier P. – Du terrain à l'interprétation des ensembles funéraires, *Bulletin de la Société préhistorique française* 93, n° 1, 1996, p. 22-23.

Thomas 1985 : Thomas L. V. – *Rites de mort. Pour la paix des vivants*. Fayard, Paris 1985, 294 p.

Treffort 1996 : Treffort C. – *L'Église carolingienne et la mort. Christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*. Presses universitaires de Lyon (Coll. Histoire et archéologie médiévales 3), Lyon 1996, 219 p.

Treffort 2004 : Treffort C. – L'interprétation historique des sépultures atypiques. Le cas du haut Moyen Âge. In : Baray L. (dir.) – *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques*. Actes de la table ronde de Glux-en-Glenne (7-9 juin 2001), Bibracte-centre archéologique européen (Bibracte 9), Glux-en-Glenne 2004, p. 131-140.

Vivas 2012 : Vivas M. – *La privation de sépulture au Moyen Âge : l'exemple de la province ecclésiastique de Bordeaux (X^e-début du XIV^e siècle)*. Thèse de doctorat, Université de Poitiers, Poitiers 2012, 803 p.